

Les chants montagnards [à suivre]

Autor(en): **Mainzer, Joseph**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **La musique en Suisse : organe de la Suisse française**

Band (Jahr): **3 (1903-1904)**

Heft 49

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-1029777>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

naissant pas le premier mot de la musique éreintaient sans vergogne les meilleures nouveautés et souvent aussi d'admirables chefs-d'œuvres classiques.

Après soixante années d'expériences néfastes, l'on commence à comprendre qu'il faut laisser la musique aux musiciens, mais aussi et en même temps les musiciens comprennent que le moment est venu pour eux de monter la garde autour de leur art, auquel ils appartiennent encore autrement que par la création ou l'interprétation des œuvres. Berlioz le comprit-il ? ou chercha-t-il simplement à mettre la main sur cette ressource qui arrivait à l'un des nombreux moments de gêne contre lesquels il dût lutter souvent.

L'un et l'autre, car dans ses Mémoires il dit clairement : « L'idée d'une arme pareille mise entre mes mains pour défendre le beau, et pour attaquer ce que je trouvais le contraire du beau, commença aussitôt à me sourire, et la considération d'un léger accroissement de mes ressources pécuniaires toujours si bornées, acheva de me décider. » Ce fut en effet une arme, arme terrible pour ceux qu'il atteignit, car il était né avec les dons de l'écrivain et malheur à celui qui s'exposait à ses sarcasmes...

Son père chacun le sait, le destinait à la médecine, et ce fût une lutte acharnée jusque vers la trentaine où il obtint enfin le prix de Rome afin de faire triompher sa volonté de devenir musicien. De tant de difficultés vaincues, et d'études médicales en apparence inutiles, il lui resta une culture littéraire qui le mettait bien au-dessus de ses confrères musiciens et s'il était un admirateur passionné de Gluck, de Beethoven et de Weber, il fut non moins enthousiasmé par Shakespære et par Goethe. Dans ses lettres à son ami Humbert Ferraud, il écrit dès l'année 1828 : « Nous lirons *Hamlet* et *Faust* ensemble — Shakespære et Goethe ! les muets confidents de mes tourments, les explicateurs de ma vie. Venez, oh ! venez ! personne ici ne comprend cette rage de génie. Le

soleil les aveugle. On ne trouve cela que bizarre. J'ai fait avant hier en voiture la ballade du *Roi de Thulé* en style gothique. »

L'année suivante il avait achevé une série de morceaux inspirés par des épisodes du Faust de Goethe et avant de les faire exécuter il dit à Humbert Ferrand : « Je ne fais rien annoncer dans les autres » journaux, parce que j'attends tous les » jours la réponse de Goethe, qui m'a » fait prévenir qu'il allait m'écrire et qui » ne m'écrit pas. »

« Dieu ! quelle impatience j'éprouve de recevoir cette lettre. » Remarquons que Goethe n'écrivait décidément pas souvent et il me souvient qu'il ne répondit pas non plus à Beethoven.

Nous voyons donc Berlioz vivre intellectuellement et en quelque sorte littérairement avec les artistes et les idées de son époque. Ce fait est d'autant plus intéressant à constater que la plupart de nos musiciens vivaient à l'écart, uniquement préoccupés de leur art, sans contact avec les peintres, les sculpteurs et les hommes de lettres. Du reste il n'est pas aisé de se faire une idée exacte de la situation littéraire et artistique caractérisant la restauration.

L'empire avait comme baillonné la littérature. La censure était toute puissante et en un temps relativement court l'élan littéraire de trois siècles s'était effondré. Ses fonctions paralysées, le membre s'était pour ainsi dire desséché.

HENRI MARTEAU.

(A suivre.)

@@@@@@@@@@@@@@@@@@@@@@@@@@@@@@@@@@@@

Les chants montagnards.

Dans les chants populaires on retrouve toute la vie extérieure d'un peuple ; le climat sous lequel il vit, la terre qu'il habite, ses mœurs, ses habitudes, ses actions héroïques ; c'est son livre d'histoire, ce sont ses annales.

Mais ce chant ne se borne pas au caractère extérieur ; il décrit également la vie in-

timé de l'âme, il exprime la pensée morale, il reflète ses vœux, les espérances, les amours, les passions. C'est un prisme qui réfléchit les diverses nuances d'originalité — le peuple même. Chaque chanson *Sicilienne* retrace la vie d'un insulaire, d'un habitant des côtes, d'un pêcheur. *L'Ukrainienne* révèle la vie guerrière du cosaque, ce compagnon inséparable de sa lance et de son coursier, cet aventurier traversant les steppes et le courant rapide des fleuves, cet homme à l'âme libre et indépendante, au cœur fier, aimant et fidèle, dont l'existence se partage entre l'amour et la guerre. Le chant *Laponien* nous peint les rennes traversant avec leurs traîneaux les plaines de neiges, les lacs glacés ; il nous peint le guide qui, impatient de revoir sa maîtresse, et pour rompre l'ennui d'une route longue et uniforme, interroge sur elle les nuages et les oiseaux, s'entretient d'elle avec son renne, et l'excite par les accents passionnés de son amour à accélérer sa course.

Chaque nation a, dans l'exécution de son chant, un cachet spécial. C'est ainsi que les nocturnes pleins de rêverie que l'on entend la nuit dans les rues de Rome ont quelque chose de si étrange dans leur mélodie, des modulations, si inattendues que non seulement ces sons ne peuvent être fidèlement imités, mais même que la notation, selon le système connu, n'en est pas toujours possible.

Le *Tyrolien* et le *Styrien* également ont dans leur chant quelque chose de particulier qui n'a rien de commun avec la musique des peuples connus ; c'est cette transition subite des tons de la poitrine ou des tons de pleine voix aux tons de fausset. Ce mélange de tons hauts et bas, produits par la même voix presque en même temps (le *jodler*, comme s'appelle ce chant), n'est connu que dans les montagnes de la Styrie, du Tyrol et de la Suisse.

Il est encore un autre caractère qui nuance différemment leur musique. Les chants populaires de presque toutes les nations ont un accent plaintif et mélancolique qui s'exhalent dans les tons mineurs. Les Russes, les Cosaques, les Hongrois, les Bohémiens, les

habitants de la Souabe, du midi de la France, de toute l'Italie, et bien d'autres encore, donnent cette expression à leurs élans mélodiques. Le chant tyrolien et styrien seul est toujours majeur. La mélodie et la poésie dessinent exactement la vivacité et la gaieté de ce peuple, qui s'adonne plus aux plaisirs qu'aux rêves d'amour. L'expression de ses chants est franche et naïve ; c'est qu'à l'innocence il n'est besoin ni de paroles trompeuses ni de fausses apparences. Un peuple à l'état de nature, ignore ces locutions mystérieuses ; il exprime, il peint, telles qu'il les ressent, les sensations les plus intimes de son âme.

Jamais le chant populaire d'aucune nation ne m'avait charmé et à la fois frappé d'étonnement, autant que celui du Tyrol.

C'était pour voir ce peuple si poétique, pour entendre ses chants si originaux, que je visitai ces belles montagnes, que je gravis les cimes du Glockner, du Watzmann ; pour trouver les habitants des Almas, je traversai ces beaux lacs. Bientôt les impressions produites par cette nature si belle effacèrent de mon âme celles de Salzbourg. Là, je n'avais vécu que parmi les tombeaux et sur des ruines ; je n'avais vu que des hommes du temps passé, des hommes qui ne vivaient que de souvenirs. Ici, tout était du domaine du présent, tout était vie, tout était jouissance.

En visitant les bourgs et les villages, dans les vallées on trouve un tout autre peuple, n'ayant rien de commun avec le pasteur solitaire des montagnes à quelques lieues de là ; car il y a en Tyrol deux classes très différentes d'individus ; habitants des vallées et habitants des montagnes. Les uns vivant en petite communauté dans les villages, les autres isolément dans les montagnes. Il est des endroits où l'industrie est toute locale ; il en est d'autres qui étendent leurs rapports jusque chez l'étranger. C'est principalement le Tyrolien du *Zillertal* que l'on rencontre dans les foires d'Allemagne et même celles d'Italie. Il étale dans la petite baraque ses gants, ses bas, ses tapis ; colporteur infatigable, on le voit avec son chapeau à plumes, son gilet rouge, sa ceinture jaune, ses bas blancs, ses culottes courtes et ses gros mollets,

